

Judas
Contre l'oubli du seuil
Ruth Ewertowski

Il est probablement le personnage le plus énigmatique du Nouveau Testament. Du 29 au 31 janvier le Goetheanum organise un congrès culturel sur Judas et sa relation avec l'être humain actuel.

Au cours des années 2000, lors desquelles l'humanité réfléchit sur lui, Judas connut une ré-interprétation radicale. S'il était diabolisé à l'origine comme traître, il est devenu récemment un héros, qui prit sur lui, pour l'amour de nous, de jouer le rôle le plus impensable dans le Drame universel. Sans lui, en effet, il n'y eût pas eu de Mystère du Golgotha, tout aussi peu que sans Christ. Son acte était indispensable et nous lui sommes redevables de notre salut. Si l'on ne perçut autrefois que la monstruosité de son acte, on voit désormais avant tout le contexte conditionnel entre trahison et rédemption. D'ennemi, Judas devient donc martyr, auquel on réserve une place au Ciel. — Assurément c'est là plus l'affaire d'une reconfiguration artistique pleine d'imagination, lors de laquelle Judas, de traître devint ami du Christ et un candidat à l'Enfer devint aspirant à la promesse du salut (Walter Jens). Des théologiens ne vont pas si loin. Ils opèrent une retraite sur des faits assurés plutôt rares. Étant donné qu'on sait seulement de Judas qu'il « fut un des douze », qu'il joua un rôle dans l'arrestation du Christ et qu'après Pâques, il ne retourna jamais dans le cercle des douze. Judas n'est pas plus condamné, au contraire, sa question lors de la Cène : « Seigneur suis-je celui-là ? » est considérée aussi comme la nôtre propre : car nous pouvons tous être traîtres au Christ. — Telle est la décharge évoquée par les Théologiens pour Judas (par exemple, Martin Meiser), qui est presque ennuyeuse, parce qu'elle ne risque rien et n'a plus le geste prophylactique de l'auto-accusation, avec lequel on devance ainsi toute critique.

Que cette compréhension de Judas ait aussi radicalement changé, c'est ce qui témoigne d'un changement caractérisant plutôt la conscience de l'être humain. Au lieu de réactions spontanées sympathiques — il y en eut aussi pour Judas sous la forme d'une compassion à cause des tourments de l'Enfer, qu'il avait à subir selon toute apparence — ou bien justement d'antipathie réprobatrice, a surgi une réflexion sur le « pourquoi ? » et le « à quelle fin ? ». Au lieu de l'âme de sensibilité, c'est l'âme d'entendement qui juge donc à présent. Et pour elle, ce qui vaut c'est le principe : « Rien n'est dénué de raison ». Quand bien même ce principe était déjà présent dans l'Antiquité, il ne reçoit sa pleine signification pratique qu'à partir des temps modernes. C'est-à-dire qu'on ne réfléchit plus seulement sur les causes originelles, mais aussi sur les buts et les moyens par lesquels ceux-ci peuvent être atteints. Nous entrons ainsi dans le royaume des desseins, des plans, de l'utile et du faisable ; davantage que nous approchons du temps présent. Dans ce sens se modifie aussi la signification du concept grec de la *techné* issue de l'art, vers une action planifiée et ciblée de la technique moderne. Avec cette manière du penser, on en arrive à la conscience que l'acte de Judas était la condition préalable pour la mort et la résurrection du Christ et au-delà encore : celle-ci ne reposait-elle pas aussi dans le plan de l'événement du salut ? Judas agit-il sans le savoir — mais voulu par Dieu — ou bien encore sciemment et donc en accord avec les plans de Dieu — en faisant ce qui devait être fait, afin que la rédemption pût être ? Que l'événement du Golgotha entre aussi brusquement dans la sphère du penser but-moyen, c'est là une conséquence du penser technique. Cela est plausible, mais est-ce adéquat ? — Se joue-t-il là une affaire entre Ciel et Terre ? Cet Événement-là dépasse-t-il, avec l'impuissance du Dieu dans la mort, les frontières de ce qui [nous, *ndt*] est représentable ?

Sauts quantiques

Les grands événements du passage du seuil entre l'humain-terrestre et le monde spirituel-divin, entre le sensible et le suprasensible, entre le monde des vivants et celui des défunts et aussi entre nature et

morale, posent des exigences spéciales à notre compréhension. La linéarité de notre penser causal, et orienté vers un but, rencontre ici ses limites. Cela se révèle tout particulièrement lorsque nous examinons un événement fondamental de l'histoire de l'humanité : le commencement de la liberté, ce saut quantique, qui avec le « péché originel » apporte, pour la première fois dans le monde, l'opposition entre liberté et nécessité. C'est aussi le passage d'un seuil. Et dans l'histoire de son interprétation, il a connu aussi le même retournement de valeur que celui de l'événement entre Judas et Christ.

Ici aussi le cheminement de la réflexion part d'une attribution accusatrice de culpabilité à l'être humain qui, à cause de son orgueil s'est détaché de sa relation à Dieu, pour devenir son propre seigneur (Augustin), pour arriver à une louange, parce qu'exactement au moyen de cet acte, l'être humain sortit « de la tutelle de l'instinct » (Kant) et entra dans l'état de liberté et de raison. Friedrich Schiller parle ici « du plus heureux et du plus grand avènement dans l'histoire de l'humanité ». La culpabilité devient « *felix culpa* » et au sens d'une telle « faute heureuse » apparaît aussi la trahison de Judas dans une époque dans laquelle on conclut de la nécessité d'une condition perçue dans la rétrospective d'une trahison pour le Mystère du Golgotha, au moyen de laquelle il dut survenir, ou bien, carrément, à l'intention par laquelle elle fut exercée. C'est là un penser moderne « technique » qui, en considération de l'entrée de l'être humain dans la liberté se rencontre aussi chez Rudolf Steiner : « L'influence luciférienne », cet événement primordial reposait dans le « plan universel » et se produisit sur l'injonction des Dieux, afin que l'être humain en vienne à la liberté. Mais ici, il me semble que cette présentation « technique » est plus simplement une image simplificatrice et dans cette mesure un « discours au figuré ». Avec le mythe du péché originel une telle métaphore est facile à concevoir.

En relation avec Judas, Steiner n'a pourtant jamais formulé un contexte ultime comparable. Il tint même carrément pour impossible une défense de Judas, invoquant la « nature ciblée » de son acte, quand bien même la trahison mena de fait à l'événement rédempteur (voir **GA 173**, 10.12.1916)¹. En ce qui concerne le péché originel, nous rencontrons aussi chez lui d'autres expositions que celle de l'événement conforme à un plan : ici, il ne s'agit plus seulement des entités lucifériennes, qui sont restées « en arrière » dans l'évolution universelle, mais encore de la conséquence de leur action « trop précoce » sur l'être humain, et donc en dehors d'un plan concerté, laquelle amena son autonomie et une connaissance du bien et du mal. Ainsi devint-il « coupable » avec son corps astral, sans pouvoir du tout en demander raison réellement (voir **GA 127**, 3.5.1911) et les conséquences n'en sont en aucune façon avantageuses.

Entrer dans le cercle

Cela étant, quel est le problème, lorsque le penser tente d'éclairer ces événements su seuil avec la rationalité des circonstances de la cause et de l'effet et du but poursuivi avec un moyen ? — c'est celui-ci : le penser trace alors une ligne passant au-dessus du seuil, comme si nous avions à faire avec les mêmes circonstances en-deçà et au-delà de celui-ci. Nous oublions le seuil lorsque nous pensons atteindre nos buts dans le monde spirituel avec les moyens du monde physique. Cela vaut par exemple aussi pour l'interprétation du *Karma*, qui ramène un malheur, dans cette vie, à une cause morale d'une vie précédente, sans prendre en compte la rupture, la « transsubstantiation » dans le monde spirituel, laquelle n'est pas calculable. Aussi est-il extrêmement scabreux de considérer moralement la nature, de manière telle que le comportement de l'être humain eût servi un effet naturel déterminé. Que l'on pense aux handicaps. Les mettre à la charge d'un être humain, c'est inadéquat. Toutefois tout n'est pas non

¹ Voir aussi la pièce Marcel Pagnol : *Judas*, dont le texte est paru chez France Loisirs, Paris 1991, précédée d'un commentaire vraiment intéressant de son auteur sur les circonstances particulières et étranges qui firent que, « *la carrière de cette pièce* — représentée pour la première fois à Paris, le jeudi 6 octobre 1955 sur la scène du théâtre de Paris — *ne fut pas brillante* ».

Dans ce genre de tentative, il faut signaler aussi celle d'Éric-Émanuel Schmitt sur Ponce Pilate. *ndt*

plus fortuit. Ici, comme pour la relation Judas-Christ ou l'entrée de l'être humain dans la liberté, cela nécessite un flair pensant particulier, reposant dans les facultés de l'âme de conscience. Et celle-ci pense autrement.

Elle cherche à rendre justice au seuil, lorsqu'elle interroge comment la pensée peut provenir d'un état qui n'a absolument aucun pressentiment de ce qui est libre et de ce qui n'est pas libre. La connaissance du bien et du mal, qui est nécessaire à la liberté, se tient — ce dont le plus souvent on ne s'aperçoit guère — déjà dans le moment où une interdiction est exprimée dans l'espace. Avec celle-ci il y a alors une alternative un oui et un non. Il y a des possibilités. Sans Lucifer, l'être humain serait passé devant peut-être encore sans en avoir aucun pressentiment. L'influence de Lucifer initialisa ainsi la conscience. Et ensuite l'être humain se trouve dans le sillage événementiel : ce qui fut annoncé comme conséquence d'un acte — le savoir du bien et du mal et avec cela la liberté —, est déjà aussi la condition préalable à cet acte. Le cercle ici n'est pas une objection. Il ne s'agit pas de l'éviter, ce qu'aurait fait l'âme d'entendement, mais d'arriver à y entrer et cela veut dire : abandonner la grammaire de notre penser sujet-objet, donc à savoir, que nous ne puissions plus dire qui est « coupable » ou quelles mesures devaient être prises, afin que l'être humain puisse être libre. Ce qui s'accomplit ici, c'est un événement sans sujet, qui a pris naissance à partir d'une constellation. Il eût pu aussi ne pas se produire, mais dans sa réalisation repose le sens de notre devenir être humain. Si nous avons la capacité de penser cela, nous sommes sur le point de rendre justice au seuil.

Cela se comporte aussi d'une manière analogue avec la mort du Christ, dans laquelle se réalise son devenir être humain. « Voyez, le Dieu est devenu comme l'un de nous », pourrait-on dire en analogie avec le péché originel. Car Dieu perd tout pouvoir et devient mortel. Cette impuissance ne peut pas être le résultat d'un pouvoir, si elle doit réellement devenir humaine. C'est-à-dire, Dieu n'est pas autorisé à être Lui-même la cause de sa passion. — Dans le Mystère du Golgotha aussi règne une constellation qui na rien à faire avec la causalité et la finalité : au moment où Judas et aussi les autres disciples sont scandalisés lors de l'onction de Béthanie par le gaspillage de l'huile précieuse sur les pieds du Christ, parce qu'on eût pu « mieux » en employé l'argent qu'elle a coûté, Christ les apaise avec l'indication que cette onction est survenue d'avance pour son inhumation. Mais précisément pour cette inhumation, Judas en créa d'abord la condition préalable, tandis qu'exactement après ce gaspillage, si incompréhensible pour lui et les circonstances terrestres, il s'en va et trahit Christ. — Ici aussi nous n'avons à faire à rien qui ne soit rectiligne, comme l'exige l'âme d'entendement, mais au contraire à une constellation circulaire de personnes agissantes qui, avec des intentions totalement diverses, suscitent le plus grand événement de l'histoire de l'humanité. Pour de telles circonstances, c'est à peine s'il convient d'évoquer un concept de plan. S'il règne ici une « technique », alors c'est dans le sens de l'antique *techné* de l'art [grec, *ndt*]. Avec elle, on peut parler du seuil.

Das Goetheanum, 1-2/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)